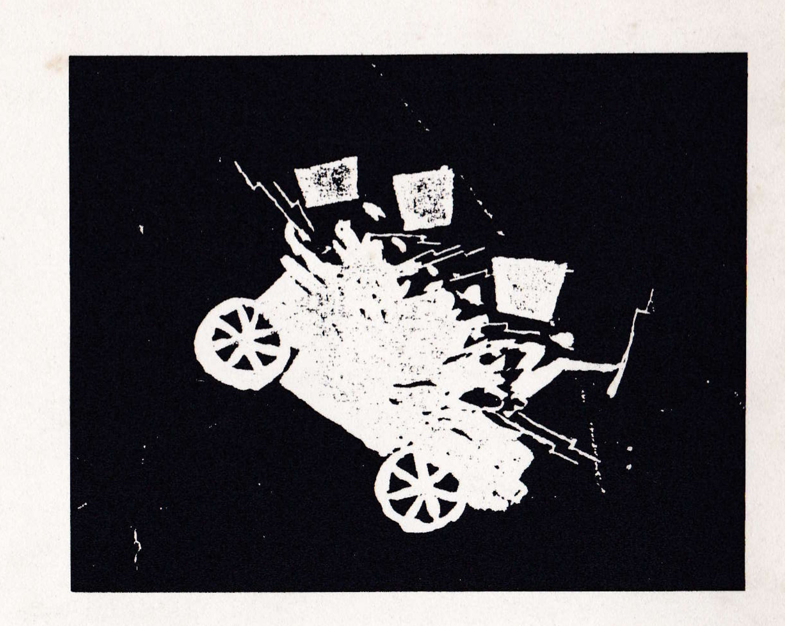


Collectif
"1984"

NOUS NE SOMMES RIEN SOYONS TOUT





"ce à quoi on renonce dans le travail
ne nous est jamais rendu."

La passion, c'est la force essentielle de l'homme qui cherche énergiquement à atteindre son objet.

Karl Marx.

"... Tel est le résumé de la doctrine de l'Internationale et c'est pour anéantir toute action comme toute propriété individuelle, c'est pour écraser les nations sous le joug d'une sorte de monarchisme sanguinaire, c'est pour en faire une vaste tribu appauvrie et hébétée par le communisme que des hommes égarés et pervers agitent le monde, séduisent les ignorants et entraînent après eux les trop nombreux sectateurs qui croient trouver dans la résurrection de ces inepties économiques des jouissances sans travail et la satisfaction de leurs plus coupables désirs."

Circulaire de Jules Favre, membre du gouvernement français et assassin de la Commune, envoyée aux agents de la république à l'étranger, une semaine après le massacre des Communards à Paris - 6 juin 1871.





Nous ne sommes rien, soyons TOUT !

Un spectacle n'est pas, pour nous, une fin en soi. La brochure que vous tenez entre les mains est le témoin de la continuité que nous voulons donner à nos représentations. Le collectif 1984 constitue un noyau d'êtres humains avant que de former une cellule d'artistes ! Nous entendons par là que les questions auxquelles nous cherchons à répondre sont avant tout les questions posées par la réalité humaine dans son ensemble !

> *"L'art n'est pas la manifestation la plus précieuse de la vie. L'art n'a pas cette valeur céleste et générale qu'on se plaît à lui accorder. La vie est autrement intéressante."*
>
> **Tristan Tzara**

A ce propos nous avons tenu à faire figurer dans cette brochure un court texte illustrant globalement notre conception des rapports entre "art" et "vie".

Comme vous avez pu vous en rendre compte, la représentation à laquelle vous venez d'assister est basée sur une critique de l'"activité-travail". "A bas le travail !" pourrait très bien résumer le thème du spectacle. Ce slogan est malheureusement difficile à appréhender au premier abord; le travail devenant dans les sociétés de classe l'activité essentielle de l'homme (c'est-à-dire l'activité la plus "importante"), la bourgeoisie - le poids de son idéologie ! - a maintenant vite fait d'expliquer l'essence de l'homme comme étant le travail ! Habile retournement ! Ainsi, aujourd'hui, les moyens de communication verbale (les différentes langues parlées !) ont fait du mot "travail" (activité propre aux sociétés basées sur l'échange marchand) un concept compris comme synonyme d'"activité" !!!

Le texte que nous vous proposons tente de montrer en quoi "travail" et "activité humaine" correspondent à des réalités sociales entièrement différentes, à des projets sociaux irréconciliablement antagoniques séparant aujourd'hui les défenseurs acharnés du Travail (qu'ils soient de droite ou de gauche !), de ceux qui luttent pour abolir l'exploitation (et donc toutes les formes de travail !) en vue de réaliser la communauté humaine, l'être collectif, la "Gemeinwesen".

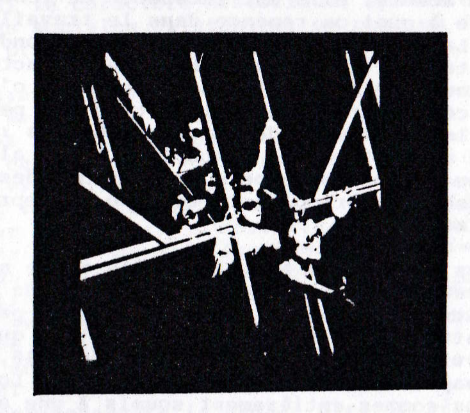
Que tout cela reste très abstrait, nous en sommes convaincus : c'est un parti-pris ! Pour comprendre la réalité, il est indispensable de la considérer du point de vue le plus global. *"La clef de l'anatomie du singe, c'est l'anatomie de l'homme."* ! Il s'agit maintenant, bien sûr, de s'élever de l'abstrait au concret : que faire ? A tous ceux que ces questions intéressent et qui aimeraient en discuter avec nous, nous laissons l'adresse de contact du collectif 1984. Pour nous, le spectacle n'est pas la fin d'un projet, mais le point de départ - toujours critique - pour une action nouvelle. A l'horizon bouché qu'on nous propose,

nous voulons opposer notre imagination, notre volonté et notre force. Mais cette force ne se résume en rien aux quelques individus composant le collectif. Cette force est celle d'une classe obligée de vendre librement sa force de travail pour avoir droit à la survie et qui prépare les outils - pratiques et théoriques ! - en vue de briser définitivement les chaînes de misère qu'elle traîne depuis deux mille ans dans les bagnes de travail pour un salaire dérisoire.

Si vous avez un peu de temps, prenez contact avec nous. Nous pourrons discuter, échanger nos expériences respectives, approfondir les sujets abordés dans le spectacle, la brochure ... Quelle que soit votre démarche, nous attendons avec impatience vos critiques, vos questions, vos avis ...

A bientôt et ... bonne lecture !!!

Collectif 1984
Rue Jean-Baptiste Colyns 70
1060 Bruxelles
Téléphone : (02)344.54.30



Abolition du travail salarié

Le travail salarié devient la seule forme d'activité productive que le capital laisse aux hommes. Il faut des années de dressage pour qu'ils acceptent de perdre le tiers de leur temps en travaillant et de gâcher les deux autres tiers pour se remettre de leur travail.

Les idéologues affirment que le travail est nécessaire parce qu'ils assimilent production de marchandises et richesse sociale. Etre riche ne veut plus dire mener une vie passionnante mais être possesseur de quantités de biens. Voilà bien l'expression de l'imbécillité bourgeoise ! La société actuelle condamne le prolétaire à s'abrutir dans une activité idiote pour accumuler des objets dérisoires, et l'entretient dans l'espoir que de là sortira la joie de vivre.

Le temps perdu à travailler, les désirs non réalisés, sont échangés contre le salaire. Cette récompense qu'obtient le travailleur pour sa participation à la production de marchandises ne permet de se procurer que des marchandises. Elle ne donne droit qu'à ce qui s'achète, elle est incapable de rendre notre vie passionnante. Ce à quoi on renonce dans le travail ne nous est jamais rendu. La misère de la consommation répond à la misère du travail. Toute activité "libre" revêt un caractère inhumain : ainsi boire tourne à l'alcoolisme, se reposer c'est s'abrutir, et apprendre consommer l'idéologie ; tous les penchants physiques et intellectuels sont détournés en manies : le goût du jeu se transforme en hystérie de supporters ou en aliénation chevaline, la pêche et la chasse ne sont plus que des ersatz d'activités aventureuses, le bricolage n'est que la reproduction du travail parcellisé.

Si nous sommes obligés de travailler, la cause n'en est pas naturelle, elle est sociale. Travail et société de classe vont de pair. Le maître veut voir l'esclave produire parce que seul ce qui est produit est appropriable. Le plaisir que l'on trouve dans une activité ne peut être stocké, accumulé, traduit en argent par le capitaliste, alors il s'en fout. Lorsque nous travaillons, nous sommes entièrement soumis à une autorité extérieure. Notre existence n'a plus de sens en elle-même ; sa raison d'être, c'est la production de marchandises.

Depuis son origine, le capitalisme a sans cesse révolutionné les méthodes de production et il a augmenté considérablement la productivité du travail. Le machinisme n'a en rien servi à alléger la peine des hommes. Les professions qui demandaient adresse et attention sont éliminées, non pour permettre des activités plus riches, mais pour faire de tous les producteurs les esclaves du salariat. Dans le salariat généralisé, de l'ouvrier spécialisé à l'ingénieur, il n'y a plus que des degrés dans la misère et surtout dans l'illusion.

Le travail, ce n'est pas seulement la peine, l'effort, le harassement et les cadences infernales. C'est aussi le vide, l'ennui, l'inutilité, l'inefficacité, la dissimulation, pour tous ceux qui sont occupés à brasser du papier, à garnir des guichets, à résoudre d'insolubles et absurdes questions, à sourire et à répondre sur commande, à communiquer un savoir mort, à monter la garde devant de l'or en barre, des usines, des pelouses, des enfants, etc. Le travailleur est façonné par son travail. L'émiettement des tâches, l'habitude de l'obéissance, l'apprentissage de l'incompréhension se répercutent sur sa manière d'être et de penser. Le salarié perd le sens de son rapport réel avec la société et avec le contenu de son activité.

Le capital est une contradiction en procès : d'une part, il pousse à la réduction du temps de travail à un minimum, et, d'autre part, il pose le temps de travail comme la seule source et la seule mesure de richesse. Le prolétaire anime l'économie marchande dont il est la première victime en cherchant des palliatifs à sa misère : nourriture falsifiée, télévision pour se désennuyer, voiture pour se transporter au "chagrin", tiercé pour entretenir l'espoir ... Voilà la richesse de l'homme moderne, le "revenu par tête d'habitant" dont le système est si fier. Depuis quand considère-t-on que l'infirme est plus riche que le bien-portant parce qu'il est possesseur d'un fauteuil à roulettes ?

Une masse croissante de travail ne sert plus à satisfaire les besoins, même aliénés, des consommateurs. Elle se prostitue directement au service du capital. Quelle signification humaine a l'activité des policiers et des militaires, des employés de banque, des travailleurs de la publicité et du commerce ?

Jamais une société n'a disposé d'aussi formidables moyens, jamais elle n'en a fait un usage aussi dément et inhumain. Des centaines de millions de gens tissent, chaque jour, la toile d'araignée qui les emprisonne.

A fortiori, la crise, le chômage, montrent toute l'absurdité de la société du salariat, à la fois exploitation forcenée et gâchis formidable. Le chômage n'est qu'une catégorie du travail salarié. Il n'est pas la négation du travail, mais le travail au degré zéro.

Cependant, son pouvoir de neutralisation de la combativité ouvrière s'est émoussé : en témoignent le mépris et la désaffection pour le travail qui continuent à se généraliser.

La révolution communiste ne consite pas d'abord en une modification du statut de la propriété, ni même dans un changement dans la répartition des biens. Elle est avant tout l'expression d'une transformation radicale de l'activité humaine. Transformation qui affecte les relations des hommes entre eux, les rapports des hommes aux produits de leur activité, les échanges entre la société et la nature.

A notre époque, plus rien ne justifie que l'activité humaine reste emprisonnée dans la forme travail. La clef du problème ne se trouve pas dans le retour à la vie primitive, mais, au contraire, dans l'utilisation du fantastique développement du savoir et de la technologie. Il y a déjà plusieurs dizaines d'années, certains spécialistes affirmaient qu'il était possible d'automatiser complètement une grande partie de la production. Les forces matérielles n'ont fait que se développer depuis.

Si l'automatisation est actuellement limitée à quelques secteurs, c'est parce que l'étendre n'était pas "rentable". L'automatisation se heurte aux limites financières des entreprises et surtout elle impose des investissements à long terme qui s'opposent à une rotation rapide des capitaux. Aujourd'hui, on appelle le freinage du machinisme bonté d'âme. Demain, quand il faudra automatiser pour maintenir expansion et taux de profit, les licenciements se feront au nom des nécessités économiques et du "progrès".

L'homme et la machine se présentent comme concurrents sur le marché des "facteurs de production". Cela n'est possible que parce que, dans la production capitaliste, l'homme et l'objet, les matériaux vivants et mécaniques, ont des valeurs d'usage comparables ; les matériaux et les machines sont tous deux des rouages. Mais le capital, expression d'un rapport social, ne peut réduire complètement l'homme au robot, il ne peut évacuer l'humain du procès de production, pour se réduire à une communauté d'objets se reproduisant eux-mêmes. Cette limite, c'est le fait que la valeur, le temps de travail, est à la base de la régulation économique du système. Les plus savantes élucubrations sur le thème de la comparaison entre l'homme et la machine - l'homme est-il une machine très perfectionnée ? La machine peut-elle surpasser l'homme ? A quand la révolte des ordinateurs ? - oublient, entre autres choses, que l'on n'a jamais vu une machine avoir un orgasme. Les informations n'ont pas été programmées pour traiter convenablement cette donnée !

Le communisme ne signifie nullement le remplacement de l'homme par la machine, mais la transformation de l'activité humaine liée aux possibilités technologiques modernes. Dans la société communiste, les oppositions entre temps de travail et temps de loisir, entre production et apprentissage ou études, entre ce qui est vécu et ce qui est expérimenté, n'auront plus de sens.

Ceci n'a rien à voir avec une anticipation idyllique, annonçant la disparition de toute lutte et de toute souffrance. Il s'agit de montrer quelles sont les possibilités que recèle ce monde.

En revendiquant l'abolition du travail salarié, nous ne faisons qu'exprimer théoriquement un mouvement qui s'ébauche déjà pratiquement sous nos yeux, dans telle grève sauvage ou dans telle émeute, lorsque les O.S. américains désorganisent les chaînes et que les ouvriers polonais pillent les magasins d'Etat, lorsque l'effort est justifié par la passion, losrque les salariés désobéissent aux momies qui les gouvernent. Alors le bavardage cède

le pas à la parole, parce que les hommes recommencent à avoir des choses à se dire et des expériences à se communiquer ...

Ce mouvement n'est pas le fruit du hasard ou d'une étonnante coïncidence historique. C'est le développement même des forces productives, mettant le dépassement du travail à l'ordre du jour, qui sape les valeurs traditionnelles et en premier lieu le goût du sacrifice et de l'effort aliéné. Les possibilités historiques, emprisonnées sous la forme marchande, préparent le terrain de la dernière révolution : elle résultera de la lutte internationale des prolétaires contre le salariat et ses défenseurs.



Activité humaine contre travail

"Il ne s'agit pas d'affranchir le travail, mais de le supprimer."

(Karl Marx)

I. Le mot "travail" est la dénomination bourgeoise pour "activité humaine".

Le langage, comme toute sphère de la société bourgeoise, est déterminé par le capital. Le langage est fondamentalement le langage de la classe dominante, le langage bourgeois. On peut définir celui-ci comme la suprématie de l'idéologie bourgeoise s'exerçant dans la manière même de communiquer. Le langage bourgeois est l'échange verbal qui se fait à l'aide des signes offrant le plus de commodités à la perpétuation de la domination de classe de la bourgeoisie. Ainsi, le mode de communication régnant réussit dans une large mesure à nous imposer ses limites. Comme il ne peut s'agir actuellement de réinventer un langage qui ne pourrait être basé que sur une nouvelle compréhension des rapports humains, nous sommes par conséquent continuellement obligés de démasquer la perfidie des mots et de les redéfinir de la même manière que se redéfinissent les concepts.

Le mot "travail" est l'exemple parfait, total de la falsification des consciences humaines. Alors que l'homme s'est toujours défini, exprimé, réalisé au travers de son activité vitale (qu'est-ce que la vie sinon l'activité ?), alors que la réalisation de l'homme ne peut que passer par la matérialisation de cette activité vitale (la création d'objets, d'idées, ...), le système marchand va enfermer cette activité dans la forme "travail". Le capital universalisera cette forme en en faisant sous son aspect salarié, le rapport dominant de la planète. Ainsi, aujourd'hui, en étant l'unique possibilité de survie de l'immense majorité des personnes, la seule manière d'exister pour le prolétariat, la forme "travail" devient aussi l'activité vitale centrale de l'homme, l'activité universelle, celle autour de laquelle tout tourne. Le travail étant devenu l'activité essentielle de l'homme, l'activité la plus importante, la bourgeoisie nous explique l'essence de l'homme comme étant le travail.

Voilà comment le mot "travail" (*) qui ne désigne en fait qu'une forme bien particulière de l'activité humaine, résonne aujourd'hui aux oreilles de tout un chacun comme le synonyme

(*) L'origine étymologique du mot "travail" provient du latin "trepalium" qui signifie "instrument de torture" ! (cf. Petit Robert). De même "labor" signifie "peine".

complet d'"activité", puisque pour la majorité des hommes, le travail est effectivement devenu dans la réalité, la totalité de leur activité ! Dès lors, "agir" signifie "travailler" et "être actif" se comprend comme "être travailleur", c'est-à-dire d'un bon rendement ! L'hypocrisie et le cynisme du langage bourgeois culminent dans des expressions telles que "faire travailler l'argent", image d'une richesse hermaphrodite, se reproduisant de par elle-même, comme si derrière l'argent ne se trouvaient pas les bras, la sueur et le sang de ceux à qui l'on extorque la plus-value, seule source d'enrichissement des capitalistes.

Il faut donc, lorsque l'on parle de "travail", comprendre en quoi l'utilisation de ce terme détermine une catégorie, une forme bien précise de production de l'activité humaine, intrinsèquement liée au système marchand ; il faut comprendre le travail comme étant la production de l'activité humaine en tant qu'activité étrangère à l'homme, à la manifestation de sa vie et à la conscience qu'il a de sa vie ; c'est l'homme réduit à l'état de travailleur.

II. "Le travail est l'acte d'aliénation de l'activité humaine pratique" (Marx - Manuscrits en 1844)

Le travail n'est pas autre chose que l'expression de l'activité humaine dans le cadre de l'aliénation, l'expression de la manifestation de la vie comme extraénisation de la vie, dépossession de son être. Le caractère aliéné du travail apparaît de différentes façons et tout d'abord au travers de l'objet créé : celui-ci, en effet, n'appartient pas à l'ouvrier. Alors que le résultat de la production humaine devrait se définir comme l'affirmation de l'homme, le moyen de reconnaissance par l'autre de sa propre personne humaine, le travail rend l'homme étranger à son produit, celui-ci lui faisant face et s'opposant à lui. L'ouvrier est déssaisi de l'objet qu'il crée. Contraint de vendre sa force de travail, il met sa vie dans l'objet et cette vie ne lui appartient plus désormais. L'extraénisation du travail est bien la nécessité pour le prolétaire de vendre sa force de travail afin de produire une marchandise qui lui est totalement étrangère. L'ouvrier ne peut tirer aucune satisfaction du résultat de son travail. Quand bien même l'objet créé aurait pour lui un intérêt immédiat, il ne peut pas en jouir ; sa réalisation lui est arrachée, elle est soumise aux lois de l'économie marchande. L'absurdité d'un tel état de chose apparaît alors parfois dans toute sa cruelle dimension lorsque des ouvriers travaillant aux pièces par 35°, sans climatisation ni ventilation, apprennent que l'usine pour laquelle ils travaillent produit également des appareils de climatisation vendus avec le slogan : "Les températures estivales ne nuiront pas à votre énergie si vous possédez un climatiseur X" !!!

Mais le prolétaire ne s'est pas seulement rendu étranger l'objet de son activité, il s'est rendu étranger son activité elle-même. L'activité productrice ne lui appartient pas non plus en tant qu'activité libre ; en effet, le travail est extérieur à l'ouvrier, mais comme il est la seule activité lui permettant de se procurer les moyens de subsistance en système capitaliste, il est bien obligé, pour survivre, de s'y soumettre. Le travail est donc l'activité non libre par excellence, il ne peut être que contraint et forcé.

"Le caractère étranger du travail apparaît nettement dans le fait que, dès qu'il n'existe pas de contrainte physique ou autre, le travail est fui comme comme la peste."
(Marx - Manuscrits de 1844)

En travaillant l'ouvrier ne s'affirme donc pas, mais se nie. De la même manière qu'il met sa vie dans l'objet et qu'il en est dépossédé, il abandonne son existence à l'activité de production de cet objet.

"Si donc le produit du travail est l'aliénation, la production elle-même doit être aliénation en acte, dessaisissement de l'activité, l'activité du dessaisissement. L'aliénation de l'objet du travail n'est que le résumé de l'aliénation, de l'extraénisation, dans l'activité du travail elle-même."
(Marx - Manuscrits de 1844)

Le travail, l'acte de production en système capitaliste, devient donc pour l'ouvrier, l'activité en tant que passivité, la force en tant qu'impuissance ; chaque jour, huit heures d'activité absurde, contraire à l'essence et à la raison humaines ; l'aliénation de soi comme plus haut, l'aliénation de la chose.

Perte de soi, perte de l'objet, reste encore la perte de l'autre. Le travail aliéné rend étranger à l'homme le genre humain (*). Il sépare la vie individuelle de la vie générique. Ce qui distingue l'homme de l'animal est que ce dernier s'identifie directement avec son activité vitale, *"il est cette activité. L'homme fait de son activité vitale l'objet de sa volonté et de sa conscience. Il a une activité vitale consciente."* (Marx - Manuscrits de 1844) L'activité vitale de l'homme devenant travail aliéné dans le système marchand, le rapport se renverse dans la mesure où l'ouvrier est obligé de faire de son activité vitale consciente un simple moyen de subsistance, un moyen d'exister. Alors que cette activité vitale consciente se doit d'être l'expression de l'homme en tant qu'élaboration par l'homme d'un monde objectif dans lequel il peut se contempler, se reconnaître, cette

(*) Il faut comprendre le genre comme l'homme se comprenant en tant qu'Homme, la conscience que l'individu humain peut avoir de l'espèce humaine.

production étant sa vie générique active, comme reconnaissance des hommes entre eux, le travail aliéné réduit l'activité vitale de l'homme à la simple production de richesses ; il fait de l'activité de l'homme un simple moyen de subsister. Sous le capital, le travail domine l'homme et pas le contraire !

"La conscience que l'homme a de son genre se transforme donc du fait de l'extraénisation, de telle façon que la vie générique devient pour lui un moyen."
(Marx - Manuscrits de 1844)

Le travail rend l'homme étranger à lui-même, à son être générique et donc à l'autre, à l'homme en face de lui.

"Ce qui est vrai du rapport de l'homme à son travail, au produit de son travail et à lui-même, est vrai du rapport de l'homme à l'autre ainsi qu'au travail et à l'objet du travail de l'autre. D'une manière générale, la proposition que son être générique est rendu étranger à l'homme signifie qu'un homme est rendu étranger à l'autre comme chacun d'eux est rendu étranger à l'essence humaine."
(Marx - Manuscrits de 1844)

Cette conscience du genre humain, conscience de l'espèce, de l'autre est détruite sous le capital. Les manifestations de solidarité de classe sont la trace et l'ébauche de ce qu'est cette conscience générique de l'homme : l'homme qui comprend que ses intérêts propres passent par ceux de la communauté, l'être humain qui comprend la satisfaction de ses besoins et de ses désirs au travers de la jouissance de l'être collectif.

III. L'abolition du travail s'exprime sous la forme politique de l'émancipation du prolétariat.

Nous venons de voir en quoi l'être humain aliéné par le travail ne s'appartient plus. Mais s'il ne s'appartient plus, il se doit dès lors d'appartenir à quelqu'un d'autre. Si l'activité humaine devient tourment pour l'ouvrier, c'est qu'elle est nécessairement jouissance d'un autre. Au travers du travail aliéné, l'homme ne crée pas seulement un rapport étranger à son produit et à sa production, il engendre également la domination de celui qui ne produit pas, domination qui s'exerce sur son produit, sur son activité productrice et sur lui-même.

Rien ne justifie aujourd'hui que l'activité humaine reste emprisonnée, aliénée, extraénisée, dans la forme "travail", si ce n'est l'intérêt de la classe dominante ; le profit que tire la bourgeoisie de sa domination l'empêche de voir plus loin que ses propres intérêts égoïstes. La classe sociale

qui libérera l'humanité du travail extraénisé ne peut être que celle qui en subit les effets néfastes, l'émancipation universelle de l'homme dépend de l'émancipation du prolétariat car cette dernière classe se concentre dans son rapport à la production, TOUT l'asservissement de l'homme.

"Une classe aux chaînes radicales, une classe de la société civile qui ne soit pas une classe de la société civile ; un ordre qui soit la dissolution de tous les ordres, une sphère qui possède, par ses souffrances universelles, un caractère universel, qui ne revendique pas un droit particulier parce qu'on n'a pas commis envers elle une injustice particulière, mais l'injustice pure et simple, qui ne peut provoquer à un titre historique, mais seulement à un titre humain, qui ne soit pas en opposition unilatérale avec les conséquences, mais en opposition globale avec les présuppositions de la forme de l'Etat, une sphère enfin qui ne peut s'émanciper sans s'émanciper de toutes les autres sphères et par là les émanciper toutes, qu'en un mot, elle soit la perte totale de l'homme et ne puisse se reconquérir qu'à travers la réacquisition complète de l'homme. La dissolution de la société en tant qu'état particulier, c'est le prolétariat."

(Marx - Critique de la philosophie du droit de Hegel)

C'est donc au prolétariat que revient la tâche historique de libérer l'humanité du travail et de résoudre une fois pour toutes les antagonismes entre l'homme et la nature, entre l'homme et l'homme, entre son activité et sa jouissance, entre l'individu et l'espèce.

IV. A BAS LE TRAVAIL !

A la suite de ce développement, on peut peut-être se rendre plus facilement compte en quoi les mots d'ordre syndicalistes et gauchistes de "droit au travail" et de "garantie de l'emploi" sont éminemment réactionnaires et utopiques. Les prolétaires savent que le travail en système capitaliste est le seul moyen de subvenir à leurs besoins et qu'en ce sens, ne pas avoir de travail signifie très clairement crever. On en voudra pour preuve les milliers d'êtres humains assassinés de faim chaque jour. Il faut donc comprendre l'exigence d'un emploi par l'ouvrier comme l'exigence d'une possibilité de se nourrir, de se vêtir et de se reproduire, lui et sa famille. Mais revendiquer du travail pour tous au sein du système bourgeois, c'est faire croire que cela est possible, c'est nier le caractère catastrophique du capitalisme, son non-contrôle sur le mouvement qu'il engendre. Les communistes savent que la revendication du travail pour tous est utopique et ils en prennent pour preuve évidente que si le capital n'est pas parvenu à réaliser le plein emploi au niveau mondial en période de prospérité, on voit mal comment il pourrait satisfaire cette demande en pleine période de crise. Le mot d'ordre est réactionnaire car il correspond à une vue idéalisée du système en place ; c'est la négation de la nature contradictoire du capital qui, s'il développe le travail ne peut que développer le chômage, c'est-à-dire le travail au degré zéro ; la nature de la dictature du capital est la richesse engendrant la misère. Tous les "économistes" et autres idéologues du travail tenteront de nous expliquer en quoi le travail est nécessaire parce qu'ils confondent production de marchandises et richesses sociales. C'est là la plus haute hypocrisie que de tenter de nous présenter le travail comme étant l'unique source de richesse. Nous définissons le travail, en tant qu'activité aliénée, extraénisée, comme la perte de l'homme.

"Le travail lui-même, non seulement dans les conditions présentes mais en général dans la mesure où son but est le simple accroissement de la richesse, je dis que le travail lui-même est nuisible et funeste."

(Marx Manuscrits de 1844)

Au lieu du mot d'ordre réactionnaire, *"un salaire équitable pour une journée de travail équitable"*, Marx nous disait déjà d'inscrire le mot d'ordre révolutionnaire : *"abolition du salariat"*. De la même manière, à la place des revendications de *"travail pour tous"*, nous opposerons le mot d'ordre invariant du programme communiste : *"à bas le travail !"*.

V. Travail, loisirs et communisme

"Dans toutes les révolutions antérieures, le mode d'activité restait inchangé et il s'agissait seulement d'une autre distribution de cette activité, d'une nouvelle répartition du travail entre d'autres personnes, la révolution communiste par contre, est dirigée contre le mode d'activité antérieur, elle supprime le travail et abolit la domination de toutes les classes en abolissant les classes elles-mêmes."

(Marx - L'idéologie allemande)

Le communisme détruit le mode d'activité spécifique au système capitaliste : le travail, essence de la propriété privée. En même temps qu'il supprime le travail, il supprime l'organisation des loisirs en tant que complément indispensable au travail aliéné. Il faut comprendre par loisir le temps donné au prolétaire pour refaire sa force de travail. Tout comme le salaire représente l'entretien de l'ouvrier et ne peut être considéré que comme le "graissage" nécessaire à la continuité d'un bon fonctionnement des pistons, les loisirs n'ont qu'une utilité, un rôle d'exutoire aux tensions occasionnées durant

l'activité-travail. Loisir ne correspond aucunement à temps libre puisqu'il ne peut s'agir pour l'ouvrier que de préparer ses forces, ses énergies, pour un rendement chaque fois plus efficace, pour une exploitation encore plus intense de ses capacités. Les loisirs sont dictés par la nécessité pour le prolétaire d'être au poste et en forme le lundi matin. De par son travail l'homme ne connaît plus le véritable sens de son activité vitale et il ne reproduira pendant ses heures "perdues" qu'une activité "miroir" du travail aliéné, de manière à ce que cette période de son temps, de son activité dite "libre" n'entre pas en contradiction avec la période "travail" ; à l'activité extraénisée ne peut correspondre que l'inactivité extraénisée ; au travail extraénisé, les loisirs extraénisés. Le capital oppose temps de travail et temps de loisir ; il sépare les deux activités tout en les rendant complémentaires. La scolarité prépare déjà cette séparation : "vous êtes ici pour travailler ; vous êtes ici pour vous amuser ; mais ne faites jamais les deux en même temps !". Mais l'activité humaine est une totalité. En ce sens, la société communiste n'a rien à voir avec une quelconque société des loisirs, idéalisation du pôle "positif" du système bourgeois. A la séparation travail/loisir, le communisme oppose l'activité vitale qui est jouissance, la jouissance qui est activité.

"L'activité et la jouissance, tant par leur contenu que par leur genre d'origine sont sociales : elles sont activité sociale et jouissance sociale."
(Marx - Manuscrits de 1844)

Dans le communisme primitif, le même mot désignait travail et jeu. De la même manière, le communisme supprime les oppositions entre temps de travail et temps de loisir, entre production et apprentissage, entre ce qui est vécu et expérimenté. Cette description ne résulte aucunement d'une anticipation idyllique, d'une vision idéalisée du futur mais bien du mouvement même de l'histoire et du monde. Ce mouvement n'est en rien le fruit du hasard, c'est le développement fantastique des forces productives qui rend plus actuelles que jamais la possibilité, la nécessité du communisme.

L'abolition du travail en tant qu'activité humaine extraénisée est un point essentiel du programme communiste et le prolétariat accomplira cette oeuvre humaine en s'affirmant comme classe dominante pour nier toutes les classes. Aux quarante heures semaine, aux tortures des levers de matin, à l'angoissante recherche de travail, aux crachats polis des capitalistes qui licencient, aux fins de journée pressurisées et debout dans le métro, à l'abrutissement des heures creuses, aux cadences infernales, aux assassinats de travail, à la propriété privée, nous opposerons notre force, notre connaissance et notre détermination d'une société sans travail, une société communiste assurant pour la communauté la libre disposition du temps comme champ d'épanouissement de <u>l'activité humaine</u>.

"Une autre source de l'immoralité des travailleurs, c'est le fait qu'ils sont des damnés du travail. Si l'activité productrice libre est le plus grand plaisir que nous connaissons, le travail forcé est la torture la plus cruelle, la plus dégradante. Rien n'est plus terrible que de devoir faire, du matin au soir, quelque chose qui vous répugne. Et plus un ouvrier a des sentiments humains, plus il doit détester son travail, car il sent la contrainte qu'il implique et l'inutilité que ce travail représente pour lui-même."
(Engels - La situation de la classe ouvrière laborieuse en Angleterre - 1854)



Activité humaine contre art

Le point de vue où nous nous plaçons pour envisager la problématique de l'art est le même que celui à partir duquel nous essayons de saisir la totalité de la société humaine, de l'histoire humaine. C'est le point de vue du matérialisme historique et de la critique radicale. Nous expliquerons en quoi ce point de vue est celui du prolétariat. De ce point de vue, on ne peut analyser un objet, un phénomène, un homme ou une société que dans son historicité, c'est-à-dire indissociablement liés au mouvement de l'histoire.
Différents modes de production se sont succédé jusqu'ici, différentes sociétés avec leur organisation sociale et leurs comportements sociaux spécifiques. Lorsqu'on analyse ce mouvement, on constate que l'économie joue un rôle déterminant dans les rapports sociaux. A chaque mode de production correspond une superstructure étatique et idéologique (actuellement, pouvoir politique, religion, armée, philosophie, art, droit, etc.) qui interagissent avec la base économique et la renforcent. Cette superstructure n'a pas toujours été constituée de ces élements, ils sont apparus historiquement, et ils disparaîtront historiquement.

Lorsque nous parlons de critique radicale, c'est dans le sens du mouvement dialectique de l'histoire, où toute chose possède son antithèse (ou sa négation) qui permet le dépassement de cette chose. Tout n'est que contradiction et on ne peut comprendre les phénomènes que comme des contradictions en mouvement et non tel ou tel pôle figé et idéalisé de ces contradictions.
En ce sens, les humanistes bourgeois qui font l'apologie du pôle "positif" de la société capitaliste en espérant sincèrement pouvoir un jour y supprimer les misères, les guerres, les famines, ne comprennent pas en quoi ce système de production contient organiquement une contradiction mortelle qui le fera périr, comme tous les autres modes de production ont péri historiquement. Faire donc la critique radicale, ce n'est pas un défoulement hystérique, mais bien la compréhension du dépassement dialectique des formes existantes.

L'art n'a pas toujours existé, l'homme de Neanderthael qui gravait un bison dans sa grotte ne savait pas qu'il faisait de l'art et que son oeuvre terminerait dans un musée. Ces activités que nous qualifions d'"artistiques", n'étaient, au départ, pas séparées du reste de la vie. Le statut d'"art" comprenant le théâtre, la poésie, l'art figuratif a été théorisé essentiellement à la Renaissance (étymologiquement "art" signifie technique). On analyse aujourd'hui ces différentes manifestations historiques d'oeuvres humaines créatives sur base d'un statut commun (a-historique) : l'art.

> *"... dans le Musée Imaginaire les dessins et les objets de la préhistoire et de la culture primaire coexistent à côté de la peinture de Giotto ou de la sculpture de Michel-Ange... devant le regard du visiteur des musées s'évanouit la différence propre et constitutive de ces objets, qui dans leur dimension concrète appartiennent à des catégories complètement différentes, telles que la magie, l'artisanat et l'art proprement dit."*
>
> *"Une fois établi que le dessin rupestre de la préhistoire avait une signification magique, sa compréhension va de pair avec l'étude de la situation magique de l'homme préhistorique. Pareillement, une fois établi que l'art figuratif médiéval ne se différenciait pas des autres marchandises, sa signification émergera d'une étude globale de l'artisanat médiéval. Un dessin magique a plus d'affinités avec une danse magique qu'avec une gravure de Rembrandt."*
>
> (Mario Perniola - L'aliénation artistique)

L'art se pose en sphère autonome où serait contenue la créativité, l'invention. Il s'oppose à l'économie en ce qu'il oppose la poésie au langage économique (bassement matériel), le comportement théâtral au comportement économique. Il se pose en totalité autonome idéalisée alorsqu'il n'est qu'une partie de la société et de l'histoire humaines.
La critique radicale replace donc nécessairement l'art dans la totalité des rapports sociaux.
Lorsqu'on a saisi le caractère historique, éphémère de l'art et de toutes les formes sociales existantes, on peut en faire la critique radicale et prévoir son dépassement.

> *"L'opération qualitative ne doit pas être entendue dans le sens d'une abolition de toute distinction entre les activités, comme de prétendre que chacun devient capable d'exercer ou exerce effectivement toutes les activités, mais dans le sens que, quelle que soit l'activité qu'il exerce, elle soit pratiquée pour elle-même. L'abolition du travail n'est pas le triomphe du dilettantisme ou de l'improvisation ; au contraire elle comporte la plus grande distinction qualitative entre les activités. Le fait de ne pas distinguer entre les opérations est le propre du travail ; le travail, en tant que production de la valeur d'échange, est complètement indifférent à son contenu concret. Il rend effectivement interchangeable la chasse avec la pêche, l'élevage des bestiaux avec la critique, parce que toutes ces opérations ne sont que des moyens pour survivre. Mais si d'un côté l'activité totale présuppose certainement l'abolition des séparations catégorielles d'un autre côté elle est la plus grande extension des distinctions qualitatives dans tous les aspects de l'existence. L'homme total n'est pas celui qui sait tout faire (c'est pour le manoeuvre générique que tous les travaux sont égaux), mais celui qui, quoi qu'il fasse, contient dans son activité réelle la totalité de la signification."*
>
> (Mario Perniola - L'aliénation artistique)

Le cul-de-sac dans lequel s'est trouvé l'art à la fin du siècle passé est très caractéristique, l'art bourgeois a culminé avec le romantisme et se retrouve menacé, comme toute la société bourgeoise, par la montée du prolétariat.
Au début du siècle apparaît la plus fantastique vague révolutionnaire de l'histoire (culminant pendant la période 1917-1923) et apparaissent aussi les premières tentatives de destruction de l'art. Ceci est représenté avec le plus de force et de cohérence par le mouvement Dada. Ni l'expressionnisme, ni le cubisme, ni le futurisme n'entreprennent réellement une critique de l'art. Dada fait une critique qui n'arrive pas cependant au dépassement.

"Bien que tous les artistes aient éprouvé plus ou moins obscurément, selon l'intensité de leur esprit créateur, un sens du profond embarras à l'égard de l'art, dont les insuffisances et la séparation d'avec la vie rendent ainsi leur activité ambiguë, c'est seulement avec Dada que cet état plus ou moins latent de malaise aborde une critique qui représente le plus grand effort que fait l'autoconscience artistique pour se dépasser elle-même."

"Avec Dada c'est l'art lui-même qui se conteste et s'autodétruit. Ceci est possible parce que dans l'art tout n'est pas compromis : le fait qu'il soit une manifestation aliénée de la créativité signifie avant tout que sa nature est ambiguë. D'un côté il est une partie du monde de la séparation, de l'autre côté il est en rapport direct avec l'existence authentique et créative. Tout artiste est partagé en lui-même, est déchiré par une contradiction essentielle : d'un côté ses oeuvres sont l'unique manifestation licite de sa créativité, de l'autre elles lui apparaissent, précisément par leur statut d'oeuvres d'art (de paroles, actions ou objets séparés), risiblement inadéquates à son engagement vital et aux résultats qu'il attend d'elles."
(Mario Perniola - L'aliénation artistique)

La limite de la critique de Dada réside aussi en ce qu'elle vise à détruire "l'oeuvre d'art" en tant que produit social s'opposant à son créateur mais qu'elle veut conserver l'acte vital de création. Elle détruit donc un pôle de la contradiction : l'oeuvre d'art, en laissant subsister l'autre pôle, l'artiste. En restant sur ce terrain, il n'y a évidemment pas de dépassement dialectique possible de l'art. Ce dépassement ne peut voir le jour qu'avec celui de toutes les autres sphères des rapports sociaux capitalistes. L'artiste ne se dépasse qu'en devenant révolutionnaire.

"A la rigueur, il n'y a pas d'oeuvres dadaïstes, mais des actions dadaïstes. La fameuse Fontaine de Duchamp n'a aucune valeur formelle : sa signification est entièrement conceptuelle et s'achève par l'exposition d'un urinoir dans une galerie d'art. La Joconde avec des moustaches ne prétend pas être plus belle : il s'git seulement d'une action contre la Renaissance. L'oeuvre dadaïste est l'abolition de la forme, de l'objet, de l'art : elle se résout entièrement en une action de l'auteur. Tzara nous apprend à faire une poésie dadaïste : découpez avec soin chacun des mots qui forment cet article et mettez-les dans un sac. Agitez doucement. Sortez ensuite chaque mot et alignez-les, vous aurez une poésie dadaïste. Ce qui en sort n'a évidemment aucune importance ; l'essentiel est le fait que Tzara ait agi de cette manière, composant une quinzaine de poésies brèves rapportées en une note dans son manifeste. La signification de l'action de Tzara consiste précisément dans l'abolition de ces poésies, c'est-à-dire de la poésie comme objet, comme forme. Le comportement de Picabia se révèle comme exemplaire : il efface devant le public un dessin exécuté sur une ardoise."
(Mario Perniola - L'aliénation artistique)

"Pour les dadaïstes, l'activité créative ne doit pas être séparée des autres opérations de la vie : par conséquent ils font une critique à toutes les séparations. La manie de classer, de subdiviser et de canaliser la vie semble à Tzara une idée grotesque et il propose de détruire "les tiroirs du cerveau et ceux de l'organisation sociale". L'activité créative doit, selon eux, s'identifier complètement avec la vie ..."

"L'activité créatrice doit occuper l'ensemble de la vie humaine : elle est un projet total."
(Mario Perniola - L'aliénation artistique)

"Mais la limite de Dada fut surtout la limite de la lutte révolutionnaire de son temps : "Dada avait trop promis et la révolution ne venait pas. Tout en lui pourtant y tendait désespérément. Rien ne paraissait plus haïssable que l'installation d'un nouveau poncif." Un tel poncif fut le léninisme et puis le stalinisme. Celui-ci a représenté pour quarante ans un obstacle insurmontable au développement des thèses dadaïstes : tous les problèmes de la révolution - et donc aussi ceux de la poésie et de l'art - ont été traités de manière mystifiée et distordue. Tzara lui-même n'en a pas été immunisé. L'énorme erreur de faire passer pour révolutionnaire la subordination des poètes et des artistes aux décisions des bureaucrates qui se faisaient impudemment passer pour communistes, a été consommée entièrement, avec son appareil de mensonges, de condamnations, d'ignominies."
(Mario Perniola - L'aliénation artistique)

Après cette formidable poussée révolutionnaire vient la contre-révolution sanglante et récupératrice. De nouvelles écoles artis-

tiques apparaissent. Breton quitte Dada pour fonder le surréalisme, trouvant ainsi un statut d'artiste auquel il a probablement toujours aspiré fondamentalement.

"La révolution s'en va, l'art revient."

Les tentatives d'"art prolétarien" échouent les unes après les autres, la subsistance d'un prolétariat (avec complémentairement sa bourgeoisie) est en soi la négation du dépassement des structures de la société bourgeoise. Il n'y a pas plus d'art prolétarien qu'il n'y a d'idéologie prolétarienne. Tout au plus peut-on dire que la dictature transitoire du prolétariat doit nécessairement prévoir le dépérissement de ces structures en même temps que son propre dépérissement en tant que classe.

Notre démarche est bien celle de passer de l'artiste au révolutionnaire, embrassant la totalité des rapports sociaux et transformant pratiquement ceux-ci.
Il n'est pas question de décréter aujourd'hui que l'art est mort ... pas plus que nous n'affirmons que les rapports de production capitaliste sont morts. Les dadaïstes ont commis cette erreur d'espérer détruire l'art par un décret ou par la destruction du profit artistique. Les limites de leur mouvement étaient celles de la vague révolutionnaire de 1917-1923 et il était fatal que cette lutte partielle échoue, d'autant plus vite qu'elle n'a jamais quitté le terrain de l'art. Il n'est pas question non plus pour nous de tenter d'opposer un "art prolétarien" à l'art bourgeois mais bien de dissoudre celui-ci dans la globalité d'un projet véritablement humain. Nous essayons de réaliser tendantiellement la transformation de la vie de l'art en art de vie. La révolution revient, l'art s'en va !

"Les artistes n'ont fait que représenter le monde de diverses manières ; ce qui importe c'est de le transformer !"

